

Mise en ligne : 14 avril 2015.
Dernière modification : 10 décembre 2017.
www.entreprises-coloniales.fr

Marie-Madeleine O'CONNELL à Tay-Ninh : une planteuse résistante face aux Japonais et aux caodaïstes



Marie-Madeleine O'Connell, amaigrie, en novembre 1945

HISTOIRE DE LA PLANTATION O'CONNELL

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/O'Connell_decimes.pdf

J'ai fait la connaissance de Mme O'Connell pendant le second semestre de 1943, sur sa plantation de Tây-Ninh, près du « Vatican » de la secte caodaïste. Elle avait révélé des qualités de chef d'entreprise en la créant sur des terres dédaignées par des pionniers. Sa réussite et son intégration dans la population locale étaient proverbiales. Le capitaine Graille, du Renseignement, m'avait suggéré de la rencontrer pour la saluer de sa part. Outre qu'elle faisait d'excellents pâtés — que ses pythons familiers daignaient parfois partager à notre table ! —, elle écoutait radio Delhi dont les communiqués nous changeaient des *Thong Ché Pétain co noi* (Le maréchal Pétain a dit) et des déclamations de la Légion des volontaires de la Révolution nationale que diffusait Radio Saïgon.

R.J.P.

Le Journal des combattants, 8 janvier 1994.

*
* *

Lettre¹ au colonel Cédile²,
Saïgon, 20 novembre 1945

Je ne sais ce que j'aurais fait si j'avais été Chef, car en revoyant les événements passés, il en résulte une telle stupeur, un tel chaos, que la raison s'y perd. On n'arrive plus à y discerner le bien du mal... C'est un cauchemar où l'affreux domine.

Le coup de force japonais du 9 mars 1945

C'est le 10 au matin : jamais plus radieuse matinée ne débutait pour nous. Une joie profonde de vivre... un ciel net. Le soleil commence à peine à poindre, nous venons de prendre le travail.

Mon équipe de désouchage est au complet. Ils travaillent avec ardeur, l'entente est parfaite, et les rires fusent nombreux.

Il est 6 heures et demie... Brutal, impératif, un klaxon hurle, lointain, d'abord : il s'amplifie. C'est un signal de détresse, de malheur. Nous nous précipitons. Un gros camion militaire vire sur place : « Vite, vite... le 11^e est cerné, l'artillerie foutue... sans réponse de Saïgon... Les *Japs* attaquent... Il faut sauver le matériel. »

Et puis, sans s'être arrêté, le camion, à une allure de fou, repart, emportant accroché à une portière, mon fils Patrick. C'est un coup de massue. Je ne réalise plus... Voilà le pire et je suis seule. Les coolies m'entourent... il faut expliquer... Expliquer quoi ?... Et je ne sais que répéter : « C'est la guerre mes petits frères, n'ayez pas peur, la France est plus forte que jamais, ayez confiance. »

Je les ai remis au travail, j'ai pris la camionnette et je suis revenue à la maison. Là aussi, la consternation est grande, les voisins sont arrivés, tous sont anxieux ... Il faut calmer cette panique ... Et puis je ne sais rien ; alors, reprenant la camionnette, je vais aux nouvelles...

À l'Inspection, tous sont blêmes... « Les Japonais arrivent »... On ne sait rien... Je me dirige vers la demeure de l'administrateur et le rencontre sur le pas de sa porte... Il est pâle, livide... Alors j'ai parlé : « Venez, partez avec nous, j'ai du matériel des armes, des munitions. Nous ne voulons pas être des prisonniers, venez avec nous... nous nous battons, la délivrance est proche... venez. »

Les secrétaires de l'Inspection arrivent, affolés... : « Le postier de Trang-Bang a pu alerter... Les Japonais ont occupé Trang-Bang et continuent leur progression. »

Il a cherché à calmer l'effroi de ses subordonnés, les a renvoyés à leur poste et puis m'a dit : « Non, je reste... c'est fini, tout est fini, mon devoir est ici. »

Alors, nous nous sommes embrassés sans une parole... sans un adieu.

Au pont, je suis arrêtée par un Européen... un civil en costume gris. Il me jette un papier : « À remettre d'urgence à Mansoi, pour Dien, ne vous faites pas voir. »

La chance me sourit, car à mi-chemin, je rencontre Mme Mansoi. C'est une métisse sino-annamite. Elle ne sait encore rien. Je la prends dans la camionnette, lui explique, lui remets le papier. Je descends devant la plantation, l'auto continue vers la sucrerie.

Marie-Madeleine prend le maquis

Moi, mon parti est pris d'avance... Je vais rejoindre les miens en brousse. Alors, j'arrête tous les travaux... La consternation est grande. Je n'y peux rien, si ce n'est d'assurer, pour au moins l'année, l'existence de mon personnel.

¹ Lettre publiée pour la première fois par le *Journal des combattants* du 8 janvier 1994 d'après le manuscrit détenu par le docteur Gérard O'Connell. Intertitres d'A.L.

² Parachuté en Cochinchine à la fin d'août 1945 pour préparer le rétablissement de la souveraineté française.

Voilà le paddy à partager, les étoffes, le sel, les allumettes ... « Prenez, prenez, petits frères ... Restez fidèles à la France, nous saurons nous sacrifier pour que vous ne soyez pas trop malheureux. »

En un tour de main, j'ai jeté pêle-mêle le strict nécessaire, un rechange, une couverture, une moustiquaire, de la quinine, toutes les munitions, les fusils, sauf sept qui sont inutilisables et qui restent en panoplie dans l'armoire à fusils. Et puis tout cela dans la charrette à bœufs qui, aussitôt, part, emmenant en lieu sûr, par les pistes de la forêt, mes deux tout petits : elle, une fillette de cinq ans, pauvre petit oiseau que j'ai recueilli ; lui, mon fils Roger, mon dernier enfant.

J'ai pris le volant de la camionnette et je vais essayer de passer, rejoindre mon fils aîné et les miens de la Résistance, notre équipe qui se trouve quelque part vers Thanh-Phat. Il n'y a plus personne en ville, tout est fermé, un silence de catastrophe. Je passe le pont, tourne à gauche, rien ne bouge... C'est oppressant, c'est effrayant... J'arrête l'auto, je descends et puis la curiosité... Quelque chose que je ne réalise pas me pousse à venir à pied vers la ville. J'ai l'intention d'aller aux nouvelles à l'Inspection... Trop tard, je cours vers l'auto, j'ai juste le temps de sauter dans le fossé et de me cacher dans la baie d'hibiscus clôturant le domicile du chef de canton, M. Manh, face au fort.

Un bruit sourd de camion, un grincement affreux de ferrailles... Les lourdes bottes japonaises, les voilà... les voilà.

Bro ... oum...

Destruction du fort de Tayninh où du matériel parachuté était mêlé à du matériel régulier

Je cherche à me relever... les *Japs* sont en débandade. Ils fuient comme des lièvres... Près du pont, les derniers *Japs* sautent dans les camions... Le fort de Tây-Ninh a sauté. Hésitante d'abord, je me suis relevée, j'ai les jambes pas très sûres, une oppression me serre la poitrine, je monte le raidillon... J'ai l'impression d'être en plein rêve... La citadelle semble intacte, mais il n'y a personne... et puis là-bas au fond, je vois de la fumée... Mon Dieu, c'est notre dépôt à nous qui a sauté... Où est mon équipe : Artaud, Reiss, Dumoulin, Massaret, mon fils Patrick. Où sont-ils tous, eux qui devaient sauver le matériel ? Des tirailleurs cherchent dans les décombres. Il y a un blessé, ce n'est pas un des nôtres ; je ne le reconnais pas, il a la main arrachée et on le transporte à l'hôpital.

Il y a encore du travail à faire pour détruire ce que l'explosion n'a pas anéanti. Je cours demander secours à l'Administrateur, M. Ménage. Celui-ci est déjà au courant, il rit en me décrivant la stupeur du lieutenant Debourse devant les débris de ce dépôt d'armes clandestin. Ne sachant quelle solution prendre et inquiet d'une responsabilité qui l'écrase, d'autant plus qu'il n'est au courant de rien, le lieutenant ne sait que faire... Livrer le peu qu'il reste, pour prouver la bonne foi de l'Armée qui ne connaît pas la provenance de ce matériel étranger ? En finir la destruction ?

C'est cette dernière solution qui s'impose d'urgence, a décidé M. Ménage, et il a donné les ordres à cet effet... Rassurée de ce côté, je me mets en quête des nouvelles de l'équipe. La confusion est grande partout... Où est l'Armée ? Qu'y a-t-il ?...

A sept heures, il y avait prise d'armes en l'honneur du nouveau commandant et puis... ils sont tous partis... de tous les côtés à la fois. Les *Japs* eux aussi ont filé. Ils ont demandé des renforts à Saïgon et ils les attendent, campés à 8 km de la ville, à Benkéo.

J'ai faim, étant à jeun depuis la veille et il est près de 2 h de l'après-midi. Je mange quelque chose chez les amis Rousseau, et me décide à regagner Thanh-Phat, lieu assigné à notre équipe, en cas de grabuge...

Mes Cambodgiens sont heureux de me voir vivante. Il paraît que, première victime des messieurs *Japs*, j'aurais été fusillée sur le pont... La radio indigène va vite... Comme toutes les radios du monde, elle ne dit pas toujours la vérité...

Sauver le matériel parachuté en brousse

Au bout d'un moment, j'apprends que « des camions militaires sont entrés dans l'élevage et se sont embourbés à 2 km dans mes pâturages... Et puis il y a un Français caché là, pas très loin... On ne sait pas ce qu'il veut... Et il n'a pas l'air content... »

Pas l'air content ... oh, ça non alors... rouge, suant, rageant, j'aperçois dans le tas de fumier... Reiss. Je cours vers lui ... Il a soif...

— Les autres aussi...

Oui, tous embourbés là-bas et ce diable de Patrick qui les a plaqués... dans cette mouscaille... On a sauvé ce qu'on a pu du matériel, il est là...

— Faut le planquer maintenant et vite...

On a coupé des cocos. J'appelle les coolies, tous les attelages de buffles, les cordes... Nous partons sous un soleil de plomb.

Et nous avons travaillé comme des damnés jusqu'à la nuit... Mais les camions ont été remis sur la bonne voie. Ils se garent 3 km plus loin contre la forêt... Ils ne peuvent aller plus loin ... La première étape est achevée ... Devant nous, l'Inconnu, derrière nous, l'Ennemi. Un seul incident : mon fils Patrick est revenu pendant nos travaux de dégagement. A fond de train, dans une auto jaune, il a foncé sur nous. Nous avons cru que c'était les Japonais et nous avons aussitôt mis les fusils mitrailleurs en position... Il a été reconnu à temps. Il revenait de conduire des militaires vers... je ne sais où...

Nous sommes si fatigués qu'il n'est pas question de manger... Un fusil mitrailleur est placé. Artaud, reconnu chef d'équipe (il était sergent-chef), organise la surveillance. Il faut craindre les Japonais... mais encore plus le tigre... et il y en a beaucoup dans ce coin-là. On monte dans les camions et on attend le jour, car en guise de sommeil... les moustiques d'abord et puis les mille bruits si déprimants de la grande brousse... « Avons-nous pu dormir, mes pauvres petits ? »

Le 11 au jour le travail s'est poursuivi, pénible... harassant... Nous sommes six en tout. La deuxième position décidée est à quelques kilomètres, oui mais en pleine brousse, au bord du suoi... Nous sommes, par lui et un cloaque sans nom, protégés sur trois côtés.

Il me faut moi-même devenir conducteur de charrette à bœufs, traîner plus que porter de gros sacs de je ne sais quoi... La chaleur devient atroce... Reiss perd courage ; il est déprimé par la dysenterie, il jure et se laisse tomber à terre ; moi, la gorge sèche... les tempes martelées par une migraine de fièvre, je me suis assise sur le ballot qu'il fallait ranger, et tous nous restons ainsi anéantis... Alors, j'ai fait circuler un peu de café... Nous avons essayé de rire... de plaisanter... J'ai été nommée à l'unanimité la « maman de l'équipe » et, consciente de cette lourde charge, je suis partie chercher à manger pour « mes enfants ».

Cet enfer — car ce fut un enfer — a duré deux jours... Il fallait camoufler cinq tonnes environ de matériel de la Résistance.

Artaud ne décolerait pas... Sa bête noire, le colonel G... : « Je lui ai dit : " Mon Colonel, voilà du matériel pour nous battre... " et ce c.,.. m'a répondu... : " Matériel étranger : je ne veux rien savoir, j'ignore tout... ". »

Ce matériel n° 1, il nous fallait, coûte que coûte, essayer de le sauver. Et puis, oui, il nous écrasait de sa charge trop lourde, pour nous six... Cinq hommes dont trois déjà malades et moi, femme, pas bien résistante non plus. Il nous écrasait, mais nous l'aimions tant !

Il fallait entendre nos projets, nos beaux projets... « On pourrait armer 150 hommes, il faudrait les grouper. Je me chargeais de cela et puis de les guider dans cette brousse que nous connaissions par vingt-quatre années de vadrouille dans toute cette région. Une fois réunis avec mon mari et mon fils Guy, partis le 7 en mission à Saïgon, avec un pli secret, nous partirions vers Loc-Ninh, Budop et Bu-Prang vers le Laos, rejoindre les troupes de Birmanie. »

Artaud et Reiss regrettaient le matériel laissé au fort et qu'il avait fallu faire sauter pour ne pas le laisser aux ennemis.

Nous étions tous de la Résistance avec mon mari, mes fils Patrick et Guy, ils avaient travaillé aux parachutages du matériel.

Équipe : capitaine Baron, lieutenant Bideau, Cauki, Reiss, Massaret, Patrick O'Connell, Guy O'Connell.

Les chefs : Lecomte actuellement Leblanc, Bocquet... Où étaient-ils ? Les rejoindre ? Les prévenir au sujet du matériel ? Que de fois, nous nous sommes consolés en pensant à vous... Ces pauvres petits dans leurs peines et leur isolement, ils vous adoraient...

Notre calvaire commençait à peine. Il fut dur, très dur...

A compter du 11, nous sommes ennuyés par les avions *japs* qui rôdaient au dessus de nous. Nous n'avons pas pu faire du feu et nos repas sont pris loin, dans une maison de mes coolies, cela nous oblige à un va-et-vient d'environ 10 km en plus par jour.

Visite à Thanh-Phat

C'est en revenant dîner un soir — les dates n'existaient déjà plus pour nous — que mon caporal de la plantation m'a remis un mot de Mme Ménage me disant de venir d'urgence. L'équipe s'oppose à ce qu'ils déclarent « une folie »... Nous discutons : j'explique que nous aurons des nouvelles exactes, que je prendrai des provisions... que j'en profiterai pour rechercher des camarades qui grossiront notre groupe.

Enfin, tout est convenu : s'ils reçoivent mon bracelet, il leur faudra partir sans m'attendre... partir d'urgence. Mais je comptais revenir dans la nuit suivante, puisque, de jour, cela pouvait éveiller une curiosité inutile et puis... il y avait les avions.

Retour à la plantation. Irruption des Japonais

Je suis partie de Thanh-Phat vers onze heures et demie ; je suis arrivée vers quatre heures du matin. Il a fallu passer les *suoi*, marcher sans arrêt... Je n'en pouvais plus et j'étais transie de froid, mes vêtements n'ayant pas eu le temps de sécher.

A mon arrivée, les dames Ménage, mourantes d'effroi, me mettent au courant des événements. « M. Ménage, prisonnier ainsi que tous les Français. » Elles sont venues avec les enfants se réfugier à la plantation (deux kilomètres du centre ville), un peu avant l'arrivée des Japonais (huit heures du soir). Leur odyssee est tragique. Après avoir été cachées par des Annamites chez eux, elles sont revenues finir la nuit dans une soupenne accolée à mon étable... Elles tremblent pour la vie de M. Ménage... Les indigènes, leurs domestiques, racontent tant d'histoires. Je tente de les rassurer, mais je ne crois pas à un seul des arguments que j'avance dans l'intention de les calmer. A la lumière d'une mauvaise chandelle, je lis le mot de M. Ménage. Il leur dit « de me faire savoir de m'installer d'urgence chez moi, c'est dans l'intérêt de tous les miens. Les Japonais doivent venir. Il faut que je sois là pour les recevoir ».

Je n'ai, du reste, pas le temps d'en décider autrement. Le jour à peine paru, une auto fonce et s'arrête net devant le perron.

Ils se précipitent comme furie.... Je m'avance, cherchant à gagner en fierté et en dignité, un prestige que me refusait mon accoutrement. Car, pieds nus, cheveux embroussaillés, costume noir d'indigène...

— Où est le propriétaire ?

— C'est moi !

— C'est vous ?

Il y a un silence, et nous nous regardons...

— Où sont les hommes ?

— Il n'y a pas d'hommes !

— C'est impossible !

— Non, c'est la vérité... Il n'y a ici que des femmes et des enfants.

Et aussitôt, je me dirige vers la chambre de Mme Ménage, qui sort accompagnée de sa mère, de sa sœur et la *congaïe* des enfants. Il y a tant d'effroi sur leur visage que les Japonais disent aussitôt :

— N'ayez pas peur, nous ne vous ferons aucun mal... Nous reviendrons.

Et aussi brusquement, ils sont repartis vers la sucrerie.

Je pense que nous aurons leur visite au retour de la sucrerie. Je prévient Mme Ménage, et la presse de prendre un peu de repos.

Tout de suite, je pense aux provisions pour l'équipe... Sur une charrette, je mets du riz, du sucre, de la graisse, des sandales — car l'un d'entre eux n'a pas de souliers —, des chapeaux de paille indigènes. J'écris un petit mot donnant quelques nouvelles et demandant qu'ils ne prennent aucune décision sans m'avoir prévenue. En passant, une charrette doit me ramener d'urgence mes deux petits.

J'ai le temps de me nettoyer... Comment mes pieds, pleins de boue, n'ont-ils pas aiguisé leur méfiance ?

Mes coolies, heureux, m'entourent... Il faut rester avec eux, ou bien alors ils veulent tous partir avec moi en forêt faire la guerre...

Français de France, croyez moi !

Français de France, croyez moi, les Annamites nous aimaient bien, même après le 9-Mars. Si notre mouvement de Résistance n'a pas réussi, ce n'est pas nous les fautifs, c'est vous... Il fallait venir. Une grande partie de la population se serait dressée avec nous contre les Japonais et notre victoire était certaine. Ils l'ont compris, allez, ces maudits *Japs*... Ils ont su manœuvrer... D'abord, l'éloignement du Blanc, ensuite, sourde, constante, tenace, la lutte contre notre prestige tout entier, les mesquines tracasseries tendant à étaler notre faiblesse, puis les brimades, les coups, les injures. Ils ont incité les Annamites à nous voler, à nous piller... et nous ne pouvions rien dire... rien faire... Entendez-vous, Français de France, car sinon la Gendarmerie japonaise était là. Et nous... le cœur... les yeux fixés sur vous... nous espérions quand même.

Le commandant Agnes

J'allais m'offrir la béatitude d'un bol de café, lorsque deux de mes coolies de Ta-Hup arrivent : « Il y a un Français... Il vous demande, c'est un camarade de M. Patrick ». Je suis repartie aussitôt. Nous avons coupé par la forêt pour aller plus vite... et tout cela en courant presque. A deux kilomètres de chez moi, dans mes extensions de Ta-Hup, il est là, assis par terre, plein de boue, innommable... C'est le commandant Agnes que je croyais à Pnom-Penh. Du reste, nous lui avons fait nos adieux le 7 mars. Le fou rire nous gagne tous les deux en même temps.

Il a passé, la rivière de Tây-Ninh au nez des Japonais et coupé cette interminable rizière dans le but de rejoindre Mansoi, et, en définitive, s'est perdu. Impossible de se faire comprendre. Il a prononcé notre nom et, aussitôt, les uns l'ont entouré pendant que les autres allaient me chercher.

Je lui explique qu'il ne peut rejoindre Mansoi, celui-ci étant déjà traqué, entièrement cerné par les Japonais et les caodaïstes... Il n'y a plus aucun espoir. Tout bas, je lui ai alors confié notre secret : les parachutages, le matériel caché, sans qu'ils le sachent, dans leur citadelle, le sauvetage partiel de celui-ci, et là-bas, l'équipe qui le protège. C'est vers eux qu'il va partir... Il sera leur chef. Moi je vais rester. Impossible de faire autrement, maintenant, et puis je les protégerai, les indigènes m'aiment bien. Partir avec mon équipe ? Ce serait une sécurité pour moi. Mais maintenant, que je suis revenue, que les *Japs* m'ont vue, nous serions de suite repérés. Il ne la faut pas. Je prie

le commandant Agnes de faire comprendre tout cela à mon fils, de lui faire accepter. J'ai promis de faire l'impossible pour sauver Mansoi et son équipe.

Pendant cette conversation, j'oblige le commandant à manger un peu de riz et un œuf qu'a préparé un bon vieux *nhaqué*... La route est longue et dure... Il a bu un caoua, et puis il a passé par dessus ses vêtements un vieux costume emprunté à l'un de mes coolies... Sur la tête, le chapeau de latanier et... en route... à la grâce de Dieu.

Il sera, par les chemins de forêt, amené au caporal de mon élevage, qui, lui, le passera au Cambodgien Nhun. Celui-ci le cachera dans sa paillote jusqu'au moment où le Cham Mat, prévenu par moi, le fera prendre pour lui faire rejoindre l'équipe. C'est grâce à toutes ces dispositions que l'on n'a jamais su où était passé le commandant Agnes... tant recherché, pourtant...

Avant de regagner la maison, j'envoie deux coolies aux renseignements : où est exactement Mansoi ? Prévenir les habitants de le protéger... Faciliter ma venue si nécessaire.

L'abominable docteur Vinh, caodaïste

Chez moi, je trouve le docteur Vinh. Il converse avec Mme Ménage et j'ai une peur folle qu'il ait réussi à obtenir quelques renseignements. Je fais front tout de suite, lui parlant des travaux que je viens de contrôler et lui demandant des nouvelles de ce qui s'est passé à Tây-Ninh.

Il hésite un instant et joue serré...

— Madame, je vous en supplie, croyez moi... les Japonais savent que votre fils et l'armée se trouvent campés dans votre élevage de Thanh-Phat. Ils vont être massacrés... faites moi confiance... J'ai aussi mon gendre, le sergent A ..., parmi eux. Il faut les sauver ... Nous allons partir tout de suite ... dépêchez-vous... Il n'y a pas un instant à perdre...

Mme Ménage semble à bout de forces... elle est pâle... pâle... Un bruit de pas nus, je me retourne, c'est mon brave Duoc qui porte du café... il ferme un œil en direction de ma chambre. Je prie Mme Ménage de servir du café au docteur Vinh... Dans la chambre, le caporal Kien : il ne dit qu'une phrase... elle suffit :

— Le sergent-chef A..., traître à la France, est caché du côté de Benkéo.

Je suis revenue m'asseoir devant le docteur Vinh. Je lui ai demandé des explications car je ne comprenais pas... l'Armée ?... mon fils ?...

— J'étais seule à la maison. Mon fils Patrick a accompagné son frère Guy à Saïgon le 7 mars. Ils voulaient un peu fêter ce qui restait de liberté à Guy, celui-ci devant passer le conseil de révision le 15 mars... Mon mari, à Thudâumôt... je suis inquiète ... sans nouvelles. Quant à l'armée ... ma foi, elle avait des chefs, n'est-ce pas ?... Et bien, qu'elle se débrouille ! Moi, vieille femme, je n'avais rien à voir dans tout cela...

Et il m'a fallu perdre non temps, à voir ce sale indigène boire mon café, alors que l'angoisse était en moi... Il a visité la maison, cherchant probablement un indice... Je l'aurais étranglé avec quelle joie !

Les petits sont de retour, tenus à l'écart de tout, ils ne savent rien... heureusement. Néanmoins, je demande à Mme Ménage et à Mlle Le Berger de ne pas les laisser parler aux Annamites.

Un Cambodgien arrive de l'élevage de Than-Phat. Il me prévient que les provisions ont bien passé, mais que les caodaïstes rôdaillent... Un peu plus tard, j'apprends que le docteur Vinh interroge les voisins de mon élevage... Voilà la chasse à l'homme qui commence...

J'ai fait venir le Cham, lui ai remis mon bracelet et un mot : « Danger, partir d'urgence, que Dieu vous protège. »

Ils ont pris la brousse au petit jour et moi... je n'ai plus eu un instant de tranquillité... Caodaïstes... Japonais... Japonais... caodaïstes... C'est la tourmente qui s'approche. Je

suis épiée sans répit...

Rencontre avec le *pape* caodaïste

Pour donner le change, j'ai l'idée d'aller à Tây-Ninh. J'ai appris que le *doc phu*³ Duong était devenu grand manitou. Je vais aller le voir. Chez les Rousseau, j'apprends que de nombreuses femmes et enfants de sous-officiers vivent dans la terreur et presque dans le dénuement... Il y a toujours eu en moi des affinités avec ces braves toutous du Mont Saint-Bernard... J'ai idée que je peux faire du bien de ce côté-là. En passant, je vois Mmes Agnes et Polycer. Leur désarroi me décide. Je leur promets d'essayer de faire quelque chose pour que nous soyons toutes réunies chez moi.

Le *doc phu* Duong me reçoit... avec protection... C'est évidemment un grand... grand... personnage... mais la vieille amitié est plus forte. Il me fait asseoir et m'offre du thé. Nous parlons, je plaide ma cause :

— Chez moi, à Thanh-Dien, c'est si facile à surveiller. Somme toute, ce sera un camp de concentration... Les femmes... les enfants, ce sont des innocents... Allons, un peu de pitié... Je me charge d'eux... J'en prends toute la responsabilité. Je suis... une maman avec ses tout petits, depuis plusieurs jours sans lait, pleins de boutons... Toutes ne mangent que des conserves... Elles n'ont pas pu sortir. C'est inhumain tout cela... et puis, les caodaïstes, les Japonais viennent perquisitionner... L'une de ces pauvres femmes s'est vue appliquer un canon de revolver pendant qu'on la volait... Ils lui ont pris le dernier billet de 100 \$ qu'elle possédait, serré contre la poitrine.

La vieille face jaune reste impassible... Pas un muscle n'a bougé, il prend sa tasse de thé et l'aspire à petits traits... J'ai pris la mienne, la politesse asiatique m'y oblige.

— Madame O'Connell, ma vieille amie... je ne peux pas vous donner satisfaction. Toute trace de Blanc va s'effacer à tout jamais... Il n'y aura qu'une seule exception : vous ! Nous avons trop eu à lutter ensemble, contre la tyrannie et l'autocratie d'un Gautier ou autre de son acabit. Vous êtes des nôtres, vous, que l'Administration française a tant opprimée. Je vais faire une exception pour vous seule et les vôtres, mais le restant... Tous vont partir à Saïgon. Il n'y a rien à faire, n'insistez pas.

Le vieux bonhomme s'enflamme, avec une âpreté insoupçonnée. Il me clame sa joie de la délivrance de son pays :

— Je suis nationaliste et je vis les plus beaux jours de ma vie. Je remercie les amis japonais de nous avoir délivrés du joug français... Voyez ce dictionnaire : j'y travaille depuis deux ans, il est prêt à temps.

C'est un dictionnaire japonais-annamite. Mes yeux s'accrochent au grand portrait face à moi. Il représente le *doc phu* Duong dans sa tenue de dignitaire français. Au milieu d'une quantité de décorations qui barrent sa poitrine, il y a la Légion d'honneur !

L'amertume, une déception immense, le dégoût... et malgré cela, il faut encaisser le coup sans éveiller de soupçon.

Je ne peux fixer le bonhomme lorsque je lui tends la main... Je remercie pâlement et puis non, mon cœur se soulève :

— Monsieur le *doc phu* Duong, je vous prie, si vous avez encore quelque respect pour moi, il faut me faire partir aussi. Ma place est avec les Français, là où ils seront.

Le jour même, par camions militaires, toutes les femmes des officiers et sous-officiers ont été emmenées à Saïgon.

Je suis revenue, sans oser m'arrêter. Pauvres femmes, je n'avais aucune consolation à leur donner.

En passant, j'ai vu mon brave et vieil ami, le chef de canton Tran Van Manh... Le pauvre homme, il pleurait... Il va partir dans son *ray*, loin des maudits Japonais. Je lui demande de faire mettre suffisamment de terre sur ce pauvre soldat français tué, et que les Japonais ont partiellement enseveli à l'entrée de la ville, au bord même de la route

³ Chef de province.

où il est tombé. Les pieds sont encore très visibles, dépassant le peu de terre dont on a recouvert le corps et quelle horrible odeur !

Au retour, je peux un peu rassurer les dames Ménage : M. Ménage va bien, toujours prisonnier là-haut dans l'Inspection.

Le harcèlement du Dr Vinh

Voilà encore cet infect Dr Vinh... Il devient notre cauchemar, et je pense très sérieusement à l'empoisonner avec de l'arsenic que je garde sur moi. Cette fois-ci, nouvelle chanson : il a été au pied de la montagne, les troupes françaises sont en sûreté et puis elles sont nourries par des avions amis qui leurs parachutent toutes sortes de vivres... Nous jouons l'imbécillité la plus grande. Mme Ménage allant même jusqu'à ne pas croire cela possible. Il s'en va... bon débarras... et puis revient encore... C'est une obsession, cette vilaine mouche-là.

Oh, qu'il a pu nous empoisonner l'existence par sa surveillance constante... jusqu'à venir un soir vers 22 heures me proposer... .. une partie de chasse aux éléphants tout proches, paraît-il !

Le filet se resserre davantage chaque jour. Je puis avoir quelques nouvelles, il faut aller les prendre dans tel ou tel coin, en forêt. Mon équipe progresse tranquillement.

J'ai des précisions sur Mansoi : ils sont traqués de toutes parts. La convoitise est grande parce qu'il a beaucoup d'argent avec lui... Le jeu est de provoquer alertes sur alertes... On fait main basse sur ce qu'ils abandonnent. Je promets 10.000 \$ si je les ai tous vivants. Ce soir, je serai chez Theu Dai, mon fermier à Bau Dunh. Je griffonne un mot : « Suivez le porteur de la présente, je vous attends ». Je remets encore un bracelet, connu de Mansoi comme m'appartenant, afin de calmer leurs soupçons.

A trois heures du matin, ils sont venus sans l'équipe Mansoi. Mon bracelet a échoué entre les mains de M. Mocar qui, ne sachant rien, n'a pas compris... Il n'a pas réveillé M. Mansoi qui dormait... Les caodaïstes sont venus et le chef cambodgien Qum, je crois, chez qui se trouvaient Mansoi et une partie de son équipe, les a faits partir brusquement vers la forêt. On essayera autre chose si possible. Je reviens à la maison.

Retour... fureur... cris... pillage, les coolies affolés, fuyaient de toutes parts ; ils ont tiré sur eux... sur le bétail qui paissait tranquillement... ils ont violenté les Cambodgiennes... ils ont tout détruit, tout... et puis ont mis le feu. Le caporal amené prisonnier a été interrogé, battu, torturé... Il n'a rien pu dire ... ne sachant rien, le pauvre diable ...

Avec les caodaïstes, ils ont cherché partout. Je crois qu'ils n'ont guère trouvé que les camions et une cache que, faute de temps, l'équipe n'avait pas pu déplacer. Ils y sont retournés journellement, sans plus de succès, et toujours à grands coups de fusil sur mon pauvre troupeau... sur ce qu'il en restait.

J'ai pu, deux nuits plus tard, faire enterrer le pauvre coolie Vor, un Cambodgien. Les caodaïstes ne me lâchent plus... chantage, menaces ... Ils me tendent des traquenards ... Grâce à mes coolies, j'évite tout cela...

Un racketteur de droit commun

Un matin, c'est le 23, la seule date que je me rappelle, les coolies affolés me disent que Trieu est là. Il cherche le caporal Kien et fait pression pour que la mère de celui-ci dise où je l'ai caché. Je suis descendue dans les dépendances et l'interpelle. Il se retourne tel un serpent

— Toi, la Française, si tu ne me remets pas immédiatement 500 \$, j'amène les Japonais arrêter ton fils et les soldats que tu protèges.

Je ris et lui propose d'aller avec lui chez les Japonais, car il ne faut pas qu'il oublie qu'il me doit 100 \$, pour un travail de menuiserie pas encore livré. Et puis, il gruge tant

cette malheureuse population, se faisant passer pour... gendarme japonais.

Furieux, se sentant démasqué, pris de peur, peut-être, il fonce sur moi et m'applique un coup de poing sur le front, en même temps un croc-en-jambe me fait perdre l'équilibre... Je me raccroche à la table... Thi Theu et la petite *congaï* Boi affolées se sont précipitées dehors, me croyant tuée, morte. Elles s'arc-boutent à la porte qu'elles ont refermée sur moi, les coolies viennent les aider. Ils appellent à l'aide pour arrêter mon assassin.

Pendant ce temps, Trieu a saisi un couteau de cuisine. Tête baissée, il fonce vers moi, voulant probablement me porter un coup au ventre... Je ne sais pas comment ma main a rencontré cette bouteille pleine d'eau (Mme Ménage l'avait préparée pour y verser le lait de sa fille)... Comment j'ai eu la force de frapper, d'enfoncer dans le crâne qui s'offrait, le restant de la bouteille, comment j'ai trouvé ce morceau de bois... J'ai frappé... frappé... Il y avait du sang partout... C'était rouge... rouge ... sur moi, sur les murs, partout ... la porte s'est ouverte et le Dr Vinh est devant moi.

Il ne s'occupe pas de savoir si je suis blessée... Il se penche sur Trieu... Il veut le panser, l'emmener... Je refuse ! Nous irons tout de suite chez les Japonais, voilà ce que je décide.

J'ai pris la voiture et nous sommes partis. J'arrive, j'explique le chantage de Trieu en disant « qu'il ne veut pas que mes coolies continuent leur travail » — ce qui est vrai — « que déjà deux de mes caporaux sont en fuite par sa faute, et que ne pouvant me voler, il a tenté de m'assassiner ».

Les *Japs* rient comme des fous. Ils mesurent le tour de mon poignet et ne peuvent croire que c'est moi, une femme, qui ai mis mal en point cet individu. Le Dr japonais s'est relevé, il rit lui aussi en me regardant et s'apercevant que je suis légèrement blessée au bras, me donne des soins. Une enquête a été prescrite tout de suite. J'attends... Trieu râle dans un coin. Le Dr Vinh a disparu.

Les gendarmes japonais sont revenus. Ma déclaration est reconnue exacte : « Trieu est un voleur connu et redouté de toute la population ». Les Japonais lui lancent de grands coups de pieds. On le traîne dehors. On me fait signe qu'on va l'achever. Le commandant me fait offrir une tasse de thé... Je bois, j'ai très soif. Je repars de suite, parce que vraiment cela ne va pas bien du tout.

Je me suis baignée. En deux mots, j'ai mis Mme Ménage au courant et puis je me suis couchée parce que tout tournait.

Prisonnière des caodaïstes

Vers trois heures de l'après-midi, j'ai été rejoindre la famille Ménage, devant, sur le perron. M. Ménage est inquiet... Manifestement, la maison est très surveillée. Nous n'avons pas le temps de nous faire part de quoi que ce soit... C'est la ruée...

À bicyclettes "boîtes d'allumettes", ils arrivent... Ce sont des cris qui glacent... des coups de fusils qui font hurler les enfants... Une débandade de tout et de tous... Une panique qui fauche tout. J'ai eu le temps de me ressaisir... Ce sont les caodaïstes... J'ai compris. Profitant des cris, des bousculades, j'ai glissé mes clefs à M. Ménage: je lui ai murmuré :

— Prévenez le commandant japonais, partez le plus vite possible, emmenez avec vous Roger et Lizzou. Dans l'armoire, il y a plus de 3.000 piastres, emportez-les. Vous remettrez tout cela aux miens.

Les caodaïstes m'ont obligée à me lever. Ils s'installent dans les fauteuils et narguent mes amis... Ils croisent et décroisent leurs jambes, prenant des poses empruntées au théâtre annamite. Pendant ce temps, les autres font la chasse à ma basse cour. En un tour de main, tout est tué ... Tous les serviteurs sont en fuite ... Encore une fois, l'esprit de pillage annamite passant avant les directives japonaises, j'ai la chance de ne pas être encombrée de témoins gênants.

Il faut partir, ils veulent me forcer à marcher à pied jusqu'à la ville... Je refuse : « Ils n'ont qu'à me tuer sur place ».

Force est de me donner place dans une voiture à cheval (boîte d'allumettes). Avant de monter, j'envoie un baiser à mes pauvres amis... Ils sont écrasés, on dirait même sans vie... Mon fils, les petits, pleurent et crient... c'est atroce...

Dans la voiture, un jeune ricane et me dit :

— Tu parleras va.... On va t'y obliger... Il faut que tu dises où sont les armes et les Français...

Son voisin le fait taire brutalement. A mi-chemin, une nouvelle escorte qui nous attend, renforce mes assaillants. Quel déploiement de forces ! A l'entrée de la ville, encore du renfort... Je suis donc si redoutable !

Ils sont au moins plus d'une centaine. On me fait descendre, on m'arrache mes souliers... Je dois marcher pieds nus, mes mains sont liées solidement derrière mon dos et c'est la lente progression à travers la ville.

Les coups tombent sur moi de tous les côtés : coups de poings, gifles, coups de pieds, de crosse de fusil... Tirée... poussée... je commence à tituber. A l'entrée du pont, on s'arrête... Ils tirent des coups de feu. C'est la sinistre comédie de me fusiller publiquement, et puis nous repartons. J'ai monté, de biais, la côte menant à la citadelle que nous avons contournée et nous y sommes entrés par la porte du côté du champ de tir. Ils m'ont amenée devant le cercle des sous-officiers français et m'ont fait asseoir sur une marche de l'escalier dehors.

Le répit n'est pas long. C'est une volée de coups de triques et de plat de sabre tout d'abord et puis, il faut que je me lève... Pas bouger, non plus... Ils sont une bande à m'observer : le plus petit mouvement et l'on me bat, me bat... Des gouttes de sueur perlent à mon front, cela ruisselle bientôt... Je n'ai jamais autant sué. Ma tête me serre ... Je vois de grands cercles noirs ... Je voudrais que ce soit la fin... mourir... mais que tout soit fini. On me bouscule. Tirée vers un gros tamarinier, celui de droite, on me place devant lui... On va me tuer... Enfin... Ils sont onze à se placer devant moi, ils me mettent en joue. Le nommé Ca Sol s'approche et comme pour une photo, me place la tête, il regarde et m'assène un large soufflet en pleine figure. Tous rient aux éclats... Alors, lasse, écœurée, me disant que la mort est préférable à ces tortures, redoutant tout de ces lâches, je les ai insultés tant que j'ai pu. Ils m'ont menacée de me couper le nez... je les ai insultés... de me crever les yeux... de m'enlever la peau...

Furieux, ils m'ont dit :

— Nous allons te tuer car tu es trop vieille pour nous servir. Sais-tu cuire le riz ?... Repiquer le paddy ?... Le battre ?... Nous allons tuer tous les Français d'abord, les métis ensuite et puis ce sera le tour de tous ceux qui ont travaillé avec les Français.

— Toi aussi, alors, lui ai-je répliqué, car tu étais maçon dans les Travaux publics français.

De rage, il m'a encore frappé durement.

Ils m'ont remise en joue, ont fait le simulacre de faire feu, et, l'un après l'autre, en hurlant comme les Japonais, ils se sont lancés vers moi, pour piquer leur baïonnette contre le tamarinier... Je n'ai même pas été blessée.

Cela a duré... duré trois heures au moins, toujours pareil : coups, injures... les heures semblent longues lorsque l'on souffre.

Il faisait nuit... J'ai vu passer Mansoi... Mocar... prisonniers tous les deux.... J'ai fermé les yeux... Une gifle m'a redressé la tête...

— Tu les as vus ?...

— Qui ?

— Est-ce bien Mansoi ?

— Non, je ne le connais pas.

J'ai reçu un grand coup de plat de sabre en travers de la tête contre l'oreille ... Tout tourne, je ne sens plus rien ... même pas l'horrible coup de botte qui, de par terre où je

suis tombée, m'a lancée contre le tamarinier de gauche. Ils cherchent à me redresser, je ne sens plus rien, telle un pantin cassé, je suis retombée au sol.

— Tant pis, on va l'enterrer...

Ils ont creusé un trou, ils m'y ont assise, un peu de terre, un sabre sous le nez, une pique plantée à côté de ma tête.... Tout à l'heure on me coupera la tête pour la mettre au bout de la pique. Comme cela, on n'aura plus la peine de m'enterrer.

Je ne réalise plus, je crois... je ne souffre pas... je ne sens plus rien.

Sauvée par les Japonais

Ce sont les Japonais qui m'ont sortie de là. Ils semblent en colère et donnent des coups de tous côtés. Je suis assise dans un fauteuil. Un Japonais, le docteur, ai-je su par la suite, tâte mes bras, mes jambes... Rien n'est cassé... Il me donne quelque chose à boire... C'est chaud, j'ai soif. Cela va mieux... On m'assied et c'est tout de suite l'interrogatoire, bête, stupide.

— Combien avez-vous d'enfants ? Votre mari... La famille de France...

Nous parlons en français. C'est pénible pour se faire comprendre, à croire qu'ils font exprès, et puis, brutale, c'est la question :

— Combien d'officiers, d'hommes de troupe... Où sont-ils ?

— Je ne sais rien... t

Toujours rien, et puis, fatiguée, je ne réponds plus.

Ils ont grogné fort et l'interprète, un nommé Itaro, un Annamite naturalisé japonais, s'est mis à parler en annamite... :

— Si tu dis la vérité, puisque l'on sait que les militaires ont été dans l'élevage, on te relâchera tout de suite... Il vaut mieux tout dire. Comme cela, on ne sera pas méchants.

Alors j'ai demandé au chef japonais :

— Chez vous, au Japon, les militaires demandent-ils aux civils l'autorisation de passer dans leur propriété ?

Il a l'air surpris et répond :

— Non. Et bien, nous, Français, c'est la même chose, et je ne sais rien.

Ils m'ont emmenée. En chancelant, je suis rentrée dans une chambre, en haut au premier étage ; il y avait des Français ; je me suis laissée tomber sur le matelas par terre... La tête me fait mal... mal. Je cherche à fermer les yeux... Un hurlement de bête, quelque chose d'effroyable... Nous nous sommes redressés, remplis d'épouvante et nous écoutons.

Eux, les prisonniers, c'est la famille Courtesole toute entière.

A notre mouvement, la sentinelle japonaise est entrée... Il me regarde. Nous sommes face à face ... et me désignant le plancher ... il ébauche le geste de couper le cou...

Les gémissements, les cris inarticulés, les râles ont repris... c'est effroyable cette souffrance, et je grelotte d'effroi... de pitié. C'est affreux, affreusement sinistre... l'épouvante me gagne, car j'ai reconnu la voix de Mansoi.

A trois heures du matin environ, il y a le bruit d'une masse inerte qui tombe... On traîne le corps. Je n'entends plus rien que les cris de bête de ces maudits *Japs*.

Le lendemain, nouvel interrogatoire, mais c'est pour la forme. On nous empile dans une auto et puis, par jeu sans doute, une vitesse de fou, des tournants qui font frémir... Les *Japs*, heureux ricanent en nous regardant, mais nous n'avons plus aucune réflexion... La machine nerveuse est à plat.

Devant M. Sibuya, un civil japonais requis comme interprète, tout change... Nous devenons presque des invités ... Il nous fait nos laissez-passer ... On va nous remettre en liberté et quelle amabilité, nous n'en croyons pas nos yeux... Et sales... comme des prisonniers, blêmes comme ceux qui ont frôlé la mort, nous entendons vanter ... la France et ses charmes ... Il a récité des vers de Mistral... Cette fois-ci, je suis *knock-out* !

Les Courtesole sont relâchés. Moi, M. Sibuya me prie de le suivre et nous descendons

vers l'Inspection de Tây-Ninh. Nous sommes attendus. L'état-major est là aussi, assis autour d'une table dans le grand salon de l'Inspection. Je m'assois et l'on me sert une tasse de thé... Froid, correct, le commandant me fait des excuses pour la conduite des caodaïstes à mon égard... On attend le *Pape* qui sera dorénavant tenu responsable de ce qui pourrait m'arriver. Je serai protégée du côté japonais. Il m'est aussitôt remis un sauf-conduit qui m'a, du reste, bien servi par la suite... Je n'ai jamais su ce qu'il y avait d'écrit dessus. Tout ce que j'ai pu comprendre c'est que, respectée par la population annamite, j'étais considérée comme "sœur de charité" ou quelque chose d'analogue.

Pas un mot sur l'élevage....

Cette vie de douches écossaises a duré jusqu'au 22 ou 24 mai, date à laquelle j'ai pu enfin regagner Saïgon et vivre avec ma famille.

Il y eut des jours sombres, perquisitions sur perquisitions, d'autres où...:

— Mais non, ne dites pas que vous êtes des prisonniers. Nous aimons les Français, nous vous protégeons contre les Annamites qui veulent vous tuer... Nous ne sommes pas en guerre avec la France.

Ils sont en dessous de tout mais le commandant Yamadaka fut toujours correct et je dois reconnaître que M. Sibuya fut parfait envers tous les Français.

Guy O'Connell

Mon fils Guy est venu me rejoindre à la plantation. Quelle joie ! Il me donne des nouvelles de mon mari et de Thudâumôt, où il se trouve.

Lui, ce vendredi 9, se trouvait à Saïgon dans la matinée, sa mission remplie (il avait un pli secret à remettre à la direction de l'Artillerie) et, rapportant la réponse, il avait fait un crochet à Thudâumôt pour prévenir mon mari du prochain parachutage fixé pour le 13. Ils avaient tous deux décidé de monter à Tây-Ninh le lendemain samedi et causaient du travail que l'on faisait si gaiement, par ces nuits de pleine lune alors que l'alerte projetait hors du lit, dans les tranchées, les gens de Phnom-Penh et Saïgon... Bonnes gens, pardonnez-nous, c'est nous qui vous donnions ces émotions, mais soyez indulgents en pensant un instant aux dangers courus, car les ballots projetés du ciel pouvaient fort bien nous écraser. Et puis, outre qu'il fallait les rechercher souvent dans des coins impossibles — coins de tigres et d'éléphants —, il fallait les arrimer sur des camions après les avoir portés quelquefois sur de longs parcours. Et l'on n'était pas bien nombreux. Nous ne réalisons guère le danger du retour à l'aube où, souvent, on se cognait à des convois japonais.

Allez, votre pardon... Pensez un peu au prix que nous a coûté notre idéal de revanche... notre pauvre vie de bête traquée... la gendarmerie japonaise... les tortures si... cette mort si affreuse... sans même la consolation de revoir un instant un visage chéri...

Ils causaient tous deux tranquillement. Brusquement, des coups de feu. Mon mari pense à une attaque des caodaïstes que l'on attendait d'un jour à l'autre. Le voisin, un douanier, M. André, vient se joindre à eux ; ils décident d'aller prévenir l'Administrateur. Ils sont armés. Mon mari a un revolver Mauser de chasse, mon fils et M. André un revolver chacun. Ils partent. La nuit est noire, un vrai four. Ils ne voient pas à dix pas. Ils entendent bien un fourmillement autour d'eux, mais allez voir quelque chose dans ce noir ! Ils sont arrivés en face de la garde civile, M. André a crié : "Madeu !" (c'est le nom du gendarme) et, avant qu'ils n'aient eu le temps de s'y reconnaître, il y a des grappes et des grappes de soldats japonais qui sont accrochés à eux... Le fourmillement, c'était l'armée japonaise... Rudement secoués, ils sont, après avoir été ligotés, alignés contre le mur de la garde civile et on leur joue la sinistre comédie de les fusiller. Et puis ensuite, rudoyés, battus, on les descend dans la cour de la prison où ils trouvent, assis sur le gazon... tous les Européens de Thudâumôt.

Ils ont eu les mains déliées et mon petit Guy en a profité pour mastiquer et avaler le

plus rapidement possible, le pli secret qu'il devait rapporter à Tây-Ninh et qui se trouvait dans la poche de son pantalon.

Ils ne se doutaient guère, ceux assis sur le gazon, du danger auquel ils échappaient, car si le petit avait été fusillé, je crois que pas un seul n'aurait été épargné.

Ce que fut cette affreuse nuit du 9 mars... de la stupeur... de l'épouvante pour tous, partout.

Mon fils me raconta la défense héroïque de la citadelle de Thudâumôt... la mort du commandant Mollard et celle du lieutenant Thouret dont le cadavre fut laissé deux jours sur place... face au ciel... yeux crevés.

On n'a même pas pu venger cela...

Sœur de charité

Maintenant que je ne suis plus seule, je me sens plus hardie... et, accompagnée de mon fils Guy, je prends à la lettre mon rôle de *sœur de charité*.

A l'infirmierie, je trouve un blessé français... Mâchoire arrachée, bras droit en capilotade, il est dans un bien triste état et depuis deux jours il n'a pas mangé... Nous avons fait le nécessaire tout de suite... Il a fallu l'alimenter avec du lait, cela n'a pas été toujours bien facile. J'ai protesté auprès du docteur japonais, du commandant. Enfin, après une dizaine de jours de gros tiraillements, j'ai eu la satisfaction d'obtenir trois jours de congé pour ramener le malheureux à Saïgon... Il était temps, je crois.

Ce blessé, tiré à bout portant par un caodaïste, est un civil : M. Forestier, employé à la sucrerie de Tây-Ninh ; il faisait partie de l'équipe Mansoi-Bazin. A plusieurs reprises, nous avons, mon fils et moi, désespéré de le sauver, ainsi que M. Muller qui l'accompagnait. Mes enfants, ayant été retenus à Tây-Ninh par les Japonais, force m'y oblige d'y retourner, après seulement 48 heures passées à l'hôpital. Le Dr Roques⁴ a la bonté de me donner un billet d'hospitalisation afin de me permettre de revenir dès que ma position à Tây-Ninh devient dangereuse.

La population devient mauvaise

Notre vie continue... On nous surveille beaucoup et, bientôt, nous avons peur... « Nous protéger »... Deux miliciens annamites ne nous lâchent plus. Nous surveillons les arrivées des prisonniers français... Nous arrivons à leur passer des nouvelles. Leur moral, du reste, est toujours épatant. J'arrive encore à envoyer, par les Chams, du riz à ceux que l'on nous signale en forêt.

La population annamite, très travaillée, commence à devenir mauvaise. Autour de chez nous, cela va : mes coolies sont fidèles mais tremblent de peur. Mon calvaire commence vers l'école, distante de 500 mètres environ de la ville. Ce va-et-vient qu'il me fallait faire quatre fois par jour, au milieu de visages crispés, haineux parfois... C'était démoralisant. J'avais l'impression souvent d'être au milieu de bêtes féroces.

Un soir, j'apprends que le Dr Vinh et ses fils, conduits par le renégat A..., sont partis à Kédol avec des charrettes à bœufs pour enlever le dépôt de pharmacie et d'armes cachés par le Dr Bitore.

Surpris en cours de route par les caodaïstes, ils sont contraints à livrer la pharmacie au Dr Vinh, et les armes aux caodaïstes. Préférant voir ces armes entre les mains japonaises plutôt que caodaïstes, et heureuse de jouer un bon tour à ces derniers, j'ai mis les Japonais au courant, et le lendemain, j'ai la joie de savoir tous les caodaïstes désarmés et consignés dans le temple de Long-Thanh.

Les Japonais, furieux, auraient trouvé cachés près de 300 fusils, tous en bon état, alors que ceux démolis étaient versés au dépôt japonais.

Il n'y a presque plus de Français en forêt. Seule une petite équipe tient bon du côté

⁴ De l'hôpital Grall.

de Xom-Vinh... Je pense sérieusement à rejoindre Saïgon.

Un mot de mon fils Patrick, fait prisonnier du côté de Kratié, et qui va arriver avant peu, me décide. Il faut partir vite, vite. Je fais des démarches, fais jouer mon billet d'hospitalisation. Je suis reconnue malade par le Dr japonais.

Avant de partir, j'ai rencontré le *doc phu* Duong. Avec beaucoup de franchise et d'amertume, il me parle de son erreur. C'est un homme intelligent, il a compris. De son rêve qu'il sait brisé, il conclut :

— Libre, oui... mais changer de maîtres... Je préfère garder l'ancien que je connais.

Nous avons parlé du Dr Vinh. Il ne peut cacher son dégoût d'une scène dont il fut témoin :

— Le Dr Vinh est venu offrir ses services au commandant japonais. Il lui a dit, en faisant un grand salut japonais : « Monsieur le commandant, je suis docteur, je sais un peu parler japonais, je puis vous être utile, et je viens vous saluer et vous offrir mes services. » Les Japonais ont affecté non seulement de ne pas lui répondre, mais encore d'ignorer sa présence. Le Dr Vinh ne s'en est pas formalisé, et, à plusieurs reprises a formulé, sans plus de succès, la même requête.

Écœuré, c'est le *doc phu* Duong qui lui aurait crié :

— Mais tu ne comprends donc pas... Pourquoi t'abaisses-tu si bas ?

Il a réussi probablement par la suite, car c'est lui qui a été chargé de recruter, pour l'armée japonaise, les volontaires annamites.

Réfugiée à Saïgon

Ma vie à Saïgon fut celle des traqués, celle de ceux qui pensaient : une bonne petite bombe, cela vaudrait mieux.

Au début heureuse, croyant mon cauchemar terminé, terminé ce sinistre jeu du chat et de la souris, j'ai été rendre visite à M. Ménage. Le soir même, ils eurent l'effroi d'une dure perquisition de la gendarmerie japonaise (*Kempetai*).

Peu après, mon mari, sous le prétexte que nous aurions dû vendre notre essence à l'armée japonaise, connaît les souffrances infligées par la gendarmerie japonaise, après avoir été brutalisé par le gendarme Oba.

La surveillance japonaise étant toujours plus sévère, pour éviter d'entraîner avec nous des innocents, nous nous sommes alors obligés à une vie d'isolés.

Le 10 août, après plusieurs alertes, nous apprenions que la gendarmerie avait décidé notre arrestation et celle de toute notre équipe. Le secrétaire de la gendarmerie, un Annamite de Tây-Ninh, m'a certifié, en me prévenant de notre arrestation imminente, que c'était le capitaine Alata qui aurait tout dévoilé au cours de son interrogatoire de la matinée.

*

* *

En terminant, ma pensée revient, émue, vers les nôtres de la Résistance, vers les miens, mon équipe, dont seul Artaud manque à l'appel. Il dort là-bas au Laos, mort à la suite des mauvais traitements japonais.

En relisant ce trop long exposé des jours d'angoisse vécus, je tiens à souligner que mon rôle fut très secondaire et mes souffrances minimales à côté de celles de beaucoup d'entre nous et que, pour ces raisons, j'aurais préféré garder le silence.

Mais il faut faire cesser ce malentendu qui nous sépare de vous, les Français de France, et en parlant tous, mettre fin rapidement à ce malaise moral qui nous divise.

Parce que nous ne sommes pas des lâches... Nous avons donné sans compter, sans calcul... Nous n'avons pas réussi... Ce n'est pas notre faute... Plus tard, bien plus tard, vous qui venez faire la relève, vous en comprendrez les raisons.

Marie-Madeleine O'CONNELL

N.D.L.R. : Après ces événements, Mme O'CONNELL retourna à la tête de son exploitation de Tây-Ninh. Elle fut tuée sur sa plantation le 30 décembre 1947. Ses deux fils, Patrick et Guy, furent tués à leur tour, le 14 janvier 1953.